

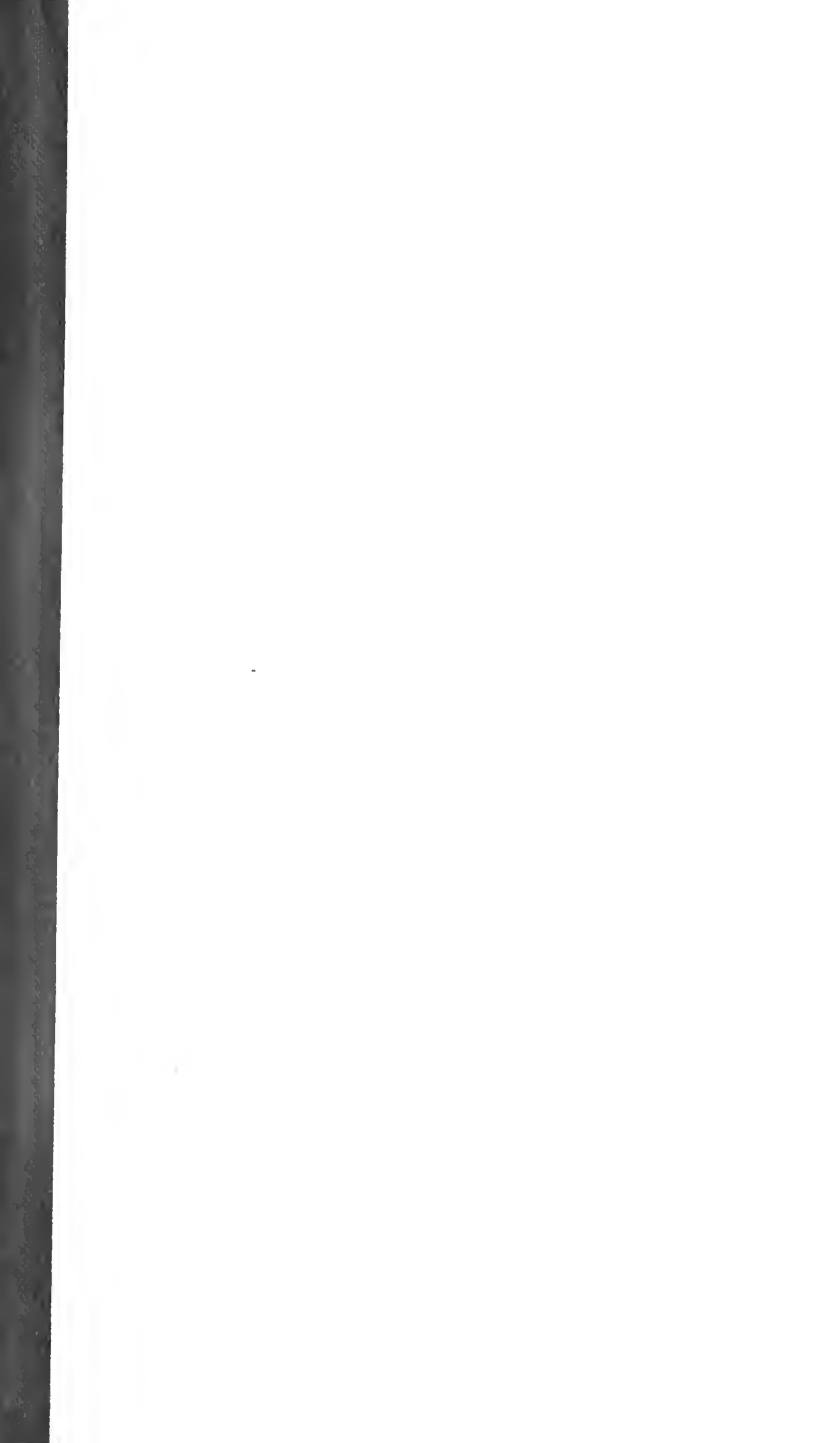


PC

1731

B7C6

1772





~~LF~~
~~B7763m2~~

Prov. 2015, Edme 3

LE

MERCURE

GALANT,

OU

162
Sous 34

LA COMÉDIE

SANS TITRE,

COMÉDIE

EN VERS, ET EN CINQ ACTES.

PAR MONSIEUR POISSON.

NOUVELLE ÉDITION.



390449
22.3.41

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXII.



A C T E U R S.

ORONTE , Gentilhomme , cousin de l'Auteur
du Mercure Galant , & amant de Cécile.

Mr. DE BOISLUISTANT , pere de Cécile.

CECILE , maîtresse d'Oronte.

MERLIN , valet d'Oronte.

LISETTE , suivante de Cécile.

Mr. MICHAUT.

Mme. GUILLEMOT.

LONGUEMAIN , Receveur des Gabelles.

BONIFACE , Imprimeur.

Mr. DE LAMOTTE , amant de Claire.

CLAIRE , maîtresse de Mr. de Lamote.

DU MESNIL , Professeur de Langues.

Mr. BRIGANDEAU , Procureur du Châtelet.

Mr. SANGSUE , Procureur de la Cour.

DU PONT , Empirique.

Mme. DE CALVILE , veuve.

LE MARQUIS.

ORIANTE , } Sœurs , qui ont appris l'art

ELISE , } de se taire.

BEAUGENIE , Poëte.

LA RISSOLE , Soldat.

DEUX LAQUAIS.

PQ

1731

3726

1772

*La Scène est dans la Maison de l'Auteur du
Mercure Galant.*



LE
MERCURE
GALANT,
OU
LA COMÉDIE
SANS TITRE.
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Cecile est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge. —

LE MERCURE GALANT

M E R L I N.

A l'Hôtel de Touraine.

Je vous l'ai déjà dit cinq ou six fois.

O R O N T E.

Hélas !

Redis-le moi sans cesse , & ne t'en lasse pas.

Quoique tu puisses faire , il seroit impossible

De me rien annoncer qui me soit plus sensible :

T'a-t-elle vu ?

M E R L I N.

Vraiment , tout comme je vous voi.

O R O N T E.

T'a-t-elle parlé ?

M E R L I N.

Non.

O R O N T E.

Tout de bon ?

M E R L I N.

Non , ma foi.

Car depuis le Pont-neuf , où je l'ai rencontrée ,

Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée ,

Son pere , encor galant , la tenant par la main ,

Un mot qu'elle m'eût dit , trahissoit son dessein.

Sa langue s'est contrainte , & je n'ai rien sçu d'elle :

Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prune ;

Et si de leur jargon je fais bon truchement ,

Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.

Elle est grosse. —

O R O N T E.

Elle est grosse ! une vertu si pure

Recevoir d'un coquin cette mortelle injure !

Cécile grosse ! Ah ! traître , un mensonge si noir. —

M E R L I N.

Tout doux , Monsieur ; j'entends grosse de vous revoir.

Cécile est toujours jeune , & je la crois fidelle ;

Mais mon expression est aussi pure qu'elle.

On dit gros de vous voir , gros de boire avec vous.

O R O N T E.

Que ne me parlois-tu , sans me mettre en courroux ?

Grosse m'assalinoit , la suite me console.

M E R L I N.

Vous m'avez , dans la bouche , arrêté la parole.

Dire Cécile est grosse , & ne pas achever ,

Je sçais bien que d'abord cela donne à rêver ;

Que sur cette matiere une équivoque blesse ,

Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

C O M É D I E,

O R O N T E.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

M E R L I N.

Non.

O R O N T E.

Que son indifférence a de cruauté !

M E R L I N.

Bon :

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être ,

M'auroit-elle jetté ceci par la fenêtre ?

O R O N T E.

Qu'est-ce ?

M E R L I N.

Un quadruple.

O R O N T E.

A toi ?

M E R L I N.

C'est la première fois.

Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.

Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

O R O N T E.

Tiens, ne perds point de tems en de vaines paroles :

Prends ces quatre louis, & me fais ce présent.

M E R L I N, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser, je suis trop complaisant.

Je vous l'offre.

O R O N T E.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime ,

Il m'est cher. Juste Ciel ! ma surprise est extrême ;

Un louis pèse plus que ce quadruple-là.

Cécile avoit sa vue en te jettant cela.

Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile ,

Un objet si charmant ne fait rien d'inutile ;

Et puisque son desir est de me rendre heureux. —

Ah ! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple est creux.

Je ne me trompe point, il est creux ; oui, sans doute ;

Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

M E R L I N.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

O R O N T E.

Ah, Merlin !

Qu'elle a d'esprit !

M E R L I N.

D'accord ; mais il est bien malin.

C'est en sçavoir beaucoup à son âge.

O R O N T E.

Elle charme.

6 LE MERCURE GALANT;

Son esprit me ravit , sa beauté me désarme ;
Le Ciel en la formant épuisa ses trésors ;
Elle a l'ame , Merlin , belle comme le corps :
Plus on la confidere , & plus on y découvre. —

M E R L I N.

Voyez , sans perdre tems , comment sa pièce s'ouvre ;
La chose est curieuse à sçavoir.

O R O N T E.

C'est par-là.

Justement , j'apperçois son billet : le voilà.

I L L I T.

J'arrivai hier au soir à Paris avec mon pere , qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma dernière lettre , nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici , pour mes feux , tout est de bon augure.
Je suis cousin germain de l'Auteur du Mercure ;
Et pour contribuer au succès de mes feux ,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zèle plus ardent peut-on faire paroître ?
De son lois entier il me laisse le maître.
Déjà depuis trois jours , sans avoir son talent ,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant ;
Et selon l'apparence , il me fera facile
De plaire sous ce nom au pere de Cécile.
Jamais rien à mon sens , ne fut mieux inventé.

M E R L I N.

Oui , pour vous ; mais pour moi , j'en suis fort dégoûté.

O R O N T E.

La raison.

M E R L I N.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-tems à l'emploi qu'on me donne ?
Tant que dure le jour , j'ai la plume à la main :
Je sers de Secrétaire à tout le genre-humain.
Fable , Histoire , Aventure , Enigme , Idile , Eglogue ;
Epigrame , Sonnet , Madrigal , Dialogue ,
Noces , Concerts , Cadeaux , Fêtes , Bals , Enjoûmens ,
Soupirs , Larmes , Clameurs , Trépas , Enterremens ;
Enfin , quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle ,
Vous m'en faites garder un mémoire fidele.
Je me tue , en un mot , puisque vous le voulez.

O R O N T E.

Creis-moi , cinq ou six jours sont bien tôt écoulés.

Tu sçais que Licidas , pour me rendre service ;
 Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
 A son propre intérêt il préfère le mien ;
 Et je serois ingrat de négliger le sien.
 Je te l'ai déjà dit ; une de mes surprises ,
 C'est de voir tant de gens dire tant de sottises.
 Licidas est le seul , délicat comme il est ,
 Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
 Depuis deux ou trois jours que je le représente ,
 Je ne vois que des fous d'espece différente :
 L'un , qui veut qu'on l'imprime , & n'a point d'autre but ;
 Croit que , hors du Mercure , il n'est point de salut.
 L'autre , dans la Musique ayant quelque science ,
 Croit de celle du Roi mériter l'Intendance.
 Celui-ci , d'une énigme ayant trouvé le mot ,
 Se croit un grand génie , & souvent n'est qu'un sot.
 Cet autre , d'un Sonnet ayant donné les rimes ,
 Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes :
 Enfin , pour être fou , j'entends fou confirmé ,
 A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
 As-tu , chez le Libraire , appris quelques nouvelles ?

M E R L I N.

Oui , Monsieur.

O R O N T E.

Et de qui ?

M E R L I N.

D'un Commis des Gabelles ,

Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands ,
 A fait un petit vol de deux cens mille francs.
 Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire ,
 Auroit pour droit d'avis mille louis pour boire ,
 Voyez.

(Il donne un papier à Oronte.)

O R O N T E.

Mille louis ? C'est un homme perdu.

M E R L I N.

Plût à Dieu les avoir , & qu'il fut bien pendu !

O R O N T E.

Cela , qu'est-ce ?

M E R L I N.

Un portrait d'une jeune Duchesse ,

Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
 Un pli qui par hasard est resté dans ses draps ,
 Lui semble un guet-à-pend pour lui meurtrir les bras.
 Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes ,
 Si l'on met de travers l'écuillon de ses armes :
 Qui lui porte un bouillon trop doux , ou trop salé ,

§ LE MERCURE GALANT

D'après de la personne est sûr d'être exilé ;
Et même elle refuse , étant fort enrhumée ,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais , chut. Un Gentilhomme entre ici.

S C E N E I I.

Mr. MICHAUD, ORONTE, MERLIN,
Mr. MICHAUD.

Serviteur.

N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

à Merlin.

Oui , Monsieur !

Laissez-nous.

Mr. MICHAUD.

Le Mercure est une bonne chose !

On y trouve de tout , Fable , Histoire , Vers , Prose ;
Sièges , combats , Procès , Mort , Mariage , Amour ,
Nouvelles de Province , & nouvelles de Cour.
Jamais Livre , à mon gré , ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je fais ravi , Monsieur , qu'il ait l'heur de vous plaire ;
Je ne le cèle point , j'ai toujours souhaité
Les applaudissemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte. —

Mr. MICHAUD.

Vous trouvez donc , Monsieur , que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute

Vous êtes fort bien fait , on ne peut l'être mieux.

Mr. MICHAUD.

Pourriez-vous , en payant , me faire des ayeux ?

ORONTE.

Des ayeux ?

Mr. MICHAUD.

Ecoutez : je parle avec franchise.

J'aime depuis six mois une jeune Marquise ,
Belle , bien faite , noble ; & graces à mes soins ,
Si j'ai beaucoup d'amour , elle n'en a pas moins ;
Ses parens , dont le moindre est Baron , ou Vicomte ;
Délicats sur l'honneur , sensibles à la honte ,
Consultés tous ensemble , ont approuvé mes feux ,
Peuvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux ;

Et

Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race;

O R O N T E.

Moi , Monsieur ? Et comment voulez-vous que je fasse ?

A moins d'avoir un titre & solide & constant ,

Puis-je. —

Mr. M I C H A U T.

Bon , tous les jours vous en faites autant.

Tout vous devient possible , étant ce que vous êtes.

Vos Mercurès sont pleins de Nobles que vous faites ,

De noms si biscornus , s'il faut dire cela ,

Qu'on ne peut être noble , & porter ces noms-là.

Ne me refusez pas ce que je vous demande ;

De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande ;

Et mon himen rompu me seroit enragé.

O R O N T E.

Je voudrois fort , Monsieur , vous pouvoir obliger.

Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre ,

Et rappeler de loin une famille illustre :

Mais dans tous mes écrits , jamais aucun appas

Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'étoit pas.

N'entrevoyez-vous point dans toute votre race ;

De gloire ou de valeur quelque légère trace ?

Aucun de vos ayeux ne s'est-il signalé ?

Mr. M I C H A U T.

Ma foi , mon pere est mort sans m'en avoir parlé ;

Et de tous mes ayeux , puisqu'il ne faut rien taire ;

Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

O R O N T E.

Qu'étoit-il ? Avoit-il quelque grade ?

Mr. M I C H A U T.

Entre nous ;

Feu mon grand-pere étoit Mousquetaire à genoux ;

O R O N T E.

Quelle charge est-ce là ?

Mr. M I C H A U T.

C'est ce que le vulgaire ;

En langage commun , appelle Apoticaire.

O R O N T E.

Fi.

Mr. M I C H A U T.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?

Quand on m'a voulu faire , ai-je été consulté ?

Sans sçavoir ce qu'il fait , le hazard nous fait naître ;

Et ne demande point ce que nous voulons être.

Mon pere fut d'un cran plus noble que le sien ;

Il se fit Medecin , gagna beaucoup de bien ,

N'eut que moi seul d'enfants ; & passant mon attente ,

Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier;
Je me fais par mes gens appeller Chevalier.
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sçait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

O R O N T E.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé :
Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le pere Médecin, l'aïeul Apoticaire,
Le bis-aïeul peut-être encor moins que cela :
Qui diable seroit noble à descendre de là ?
Pour remplir vos desirs, il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

Mr. M I C H A U T.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri ;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable ;
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

O R O N T E.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

Mr. M I C H A U T.

Michaut.

O R O N T E.

Ce nom-là n'est point noble, assurément.

Mr. M I C H A U T.

Qu'importe ?

O R O N T E.

Michaut ? un Gentilhomme avoir nom de la sorte ?

Cela ne se peut pas, vous dis-je.

Mr. M I C H A U T.

Pourquoi non ?

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs, dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient, ou d'en haut, ou d'en bas,
Les peres & les fils ne se connoïtroient pas.
Le Seigneur d'une Terre un peu considérable,
En préfère le nom à son nom véritable ;
Ce nom, de pere en fils, se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sçait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins, ni vos paroles ;
J'ai certain diamant de quatre-vingt pistoles. —

O R O N T E.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, aucun appas

Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

Mr. MICHAUT.

Parbleu , tant pis pour vous d'être si formaliste :

Adieu. Je vais trouver un Généalogiste ,

Qui , pour quelques louis que je lui donnerai ,

Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *seul.*

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure ?

Médecin !

SCENE III.

Mme. GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Mme. GUILLEMOT.

E St-ce vous qui faites le Mercure ,
Monfieur ?

ORONTE.

Oui , Madame.

Mme. GUILLEMOT.

Oui ? L'aveu m'en semble bon.

ORONTE.

En avez-vous besoin , Madame ?

Mme. GUILLEMOT.

Qui , moi ? Non.

A moins d'être d'un goût infipide & malade ,

Peut-on s'accommoder d'une chose si fade ?

ORONTE.

Ah , ah ! voici d'un stile un peu rude.

Mme. GUILLEMOT.

Pour vous ,

Quelque rude qu'il soit , il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colere ;

Mais je ne sçais par où je vous ai pu déplaire.

Je m'examine en vain , & vous m'embarrassez.

Mme. GUILLEMOT.

Regardez mon habit , il vous en dit assez.

Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non , je vous le confesse.

Mme. GUILLEMOT.

O Ciel ! que vous avez l'intelligence épaisse !

B ij

12 LE MERCURE GALANT;

Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine Bourgeoise, à qui la mode est douce;
Pour être en cramoisi, fit défaire une housse.

O R O N T E.

De vous ?

Mme. GUILLE MOT.

J'en désis une, & ne m'en cache pas.
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas :
A force d'être large, il étoit incommode,
Et le Tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau ;
Le cramoisi régna, j'en fis faire un manteau ;
Voilà la vérité comme elle est dans sa source ;
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de Bourgeoise, un peu trop répété,
Les Bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire, ajustez mieux vos contes ;
Et sçachez que je suis Auditrice des Comptes.

O R O N T E.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein étoit de me jouer :
Je ne présumoais pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût, par vos soins, devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit,
De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi :
Vous êtes à la mode, & votre lit aussi.
C'est un avantage. —

Mme. GUILLE MOT.

Oui, mais ce qui me courrouce,
On sçait que mon habit est d'une vieille housse :
Que ce soit par hazard, ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse Bourgeoise
Qui me nomme, en raillant, la housse cramoisie ;
Et par tout mon quartier, la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre,
Qui détache le clair par le secours de l'ombre.
Qu'on en ait un manteau, sans ornemens dessus,
Pour peu que l'on soit blanche, on le paroît bien plus ;
C'est un fard innocent, sans pommade, ni drogue ;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

O R O N T E.

Redites-moi , de grace , un certain mot choifi
Qui vous est échappé , pour dire cramoifi.

Mme. G U I L L E M O T.

Du gros rouge.

O R O N T E.

A mon sens , il a beaucoup de grace ;
Jamais le mot de gros ne fut mieux à sa place ,
Il charme.

Mme. G U I L L E M O T.

Il m'est venu sans affectation.

O R O N T E.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute ,
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.

(à Jasmin.)

Le nom de Madame est ?

Mme. G U I L L E M O T.

Parlez donc , petit sot.

J A S M I N.

Monsieur , Madame a nom , Madame Guillemot.

O R O N T E.

C'est assez : Vous verrez , dans le premier Mercure ,
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.

Si le mot de Bourgeoise aigrit votre courroux ,
Je mettrai tout du long , par estime pour vous ,
En bon Historien , qui ne fait point de contes ,
Madame Guillemot , Auditrice des Comptes.

Mme. G U I L L E M O T.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

O R O N T E.

Oui , vraiment.

Mme. G U I L L E M O T.

Louez-moi , je vous prie , imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter , vous paroît impossible ,
J'aime mieux vous donner , si vous le souhaitez ,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie , & me rendrai Justice.
Adieu. Ne bougez.

O R O N T E.

Moi , Madame l'Auditrice !

Mme. G U I L L E M O T.

De grace. —

O R O N T E.

Je prétends , pour finir tous débats ,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

12 *LE MERCURE GALANT;*

Mme. GUILLEMOT à *Jasmin*.
Voyez si mon carrosse est venu me reprendre.

(à *Oronte*)

J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.

(à *Jasmin*.)

Voyez donc promptement si la Fleur est là-bas ;
Mon Cocher.

J A S M I N.

Je suis sûr de ne le trouver pas ;

Madame.

Mme. GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.

Si je vous. —

J A S M I N.

C'est à pied que vous êtes venue.

Mme. GUILLEMOT.

Ah ! coquin. Ne bougez , pour raison.

O R O N T E.

J'obéis.

Mme. GUILLEMOT, *en sortant*.

Vous aurez le fouët en entrant au logis ,

Petit gueux.

J A S M I N.

Qu'ai-je fait ?

Mme. GUILLEMOT.

Comment , petite roffe ,

Sans vous , on auroit cru que j'avois un carrosse.

Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups.

J A S M I N.

Dame , je ne sçais pas si bien mentir que vous.

O R O N T E , *seul*.

Madame l'Auditrice est enfin apaisée.

La louange à propos rend toute chose aisée.

Allons fermer la porte ; & jusqu'après dîné ,

Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte ?
 O R O N T E.

Ouvre, sans hésiter, & l'une & l'autre porte.

On redouble.

M E R L I N.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompit les bras.

SCENE II.

L I S E T T E, MERLIN, O R O N T E.

L I S E T T E.

Est-ce ici le logis de Monsieur Licidas ?

M E R L I N.

Ah, Monsieur ! c'est Lifette, ou bien j'ai la berlue.

O R O N T E.

Lifette ? quel bonheur ! viens, que je te salue.

Comment te portes tu, ma pauvre enfant ?

L I S E T T E.

Fort bien,

Monseigneur.

M E R L I N, *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi. — Comment, je n'aurai rien ?

Tu reviendras des champs sans me baiser ?

L I S E T T E.

Ta bouche

Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche;
M E R L I N.

Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

O R O N T E.

Cécile est revenue en parfaite santé ?

Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

L I S E T T E.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.

Monsieur de Boissuifant, qui brûle de vous voir,

L'a déjà disposée à faire son devoir.

On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure ;

A son entêtement pour l'Auteur du Mercure :

S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.

Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant.

Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille,

Et tout autre lui semble indigne de sa fille.

Il va dans un moment vous l'amener ici.

Cécile, de frayeur, en a le cœur transi.

Elle craint, & sa crainte est assez raisonnable ;

Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable ;

Et de Monsieur son pere ayant loué le choix,

Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.

Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,

J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.

Enfin, Monsieur Bayar, qu'on a fait à dessein,

Trop petit pour un homme, & trop grand pour un Nain ;

Avec civilité m'en a donné l'adresse ;

Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,

A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,

Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.

Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,

Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose.

O R O N T E.

Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.

De ce logis entier je suis maître absolu.

La plus tendre amitié qu'inspire la Nature,

M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.

Nous portons même nom, avons mêmes Aïeux ;

Et son pere & le mien étoient freres.

L I S E T T E.

Tant mieux.

Pour faire le Contrat qui vous est nécessaire,

A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,

Un Notaire fripon, prêt à prévariquer :

Je sçais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer ;

En payant largement, sans autre inquiétude,

On rencontre son fait en bien plus d'une Etude.

Mais

Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
 De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
 Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
 C'est que, pour un Auteur, vous avez bonne mine :
 Cette grande perruque, & ce linge, & ce point,
 Avec le nom d'Auteur ne simpatissent point.
 J'en vois par-ci, par-là ; mais ils ont tous l'air niais
 Et sous cet équipage, on vous croiroit un Prince.
 Par-là votre dessein peut être divulgué.
 Songez. —

O R O N T E.

Je représente un Auteur distingué,
 A qui, de compte fait, le débit de ses livres
 Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

L I S E T T E.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
 Pour regagner le tems, je m'en vais au galop.
 Encore une parole, & puis adieu. Cécile,
 Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille ;
 Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet ;
 Ayant incognito chargé votre Valet,
 Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
 A qui le conviendroit d'aller boire bouteille :
 Et qu'après le repas, il ne fût assez sot
 Pour offrir un quadruple à payer son écot.
 Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche ;
 Quoique marqué de même, est une boîte à mouche ;
 Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.

M E R L I N.

Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
 Tu peux lui demander si je ments.

O R O N T E.

Non, sans doute ;

Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coûte.
 De la part de Cécile un billet m'est si doux. —

L I S E T T E.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
 Dans le cœur inquiet de ma jeune Maîtresse,
 Je vais diligemment reporter l'allégresse ;
 En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
 Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
 Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître ?
 Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :
 Monsieur de Boissusant, le beau-père futur,
 A toujours l'œil au guet, & n'a pas l'esprit dur.
 Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
 Adieu, Monsieur. Adieu, Monsieur Merlin.

Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

L I S E T T E.

A la première vue , on le réparera ;
Prends courage.

S C E N E I I I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

TU vois comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie , aimable , honnête ?

M E R L I N.

Affurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

M E R L I N.

Non , Monsieur.

Vous prétendiez sur elle avoir droit de Seigneur ,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

M E R L I N.

Cela n'est point folie ;

Un valet marié , dont la femme est jolie ,

Et de qui le Patron est bâti comme vous ,

A des justes raisons de paroître jaloux.

Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

S C E N E I V.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

NEst-ce pas vous , Monsieur , qui faites ce beau livre ;
Qui n'est pas plutôt vieux , qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau ,

Maïs tel qu'il est , Monsieur , oui , c'est moi.

L O N G U E M A I N.

Je vous jure

Que par toute la France on chérit le Mercure.

A Tours , il faut sçavoir quelle estime on en fait.

O R O N T E.

Passons. Que vous plaît-il ?

L O N G U E M A I N.

Vous parler en secret ;

J'ai mes raisons.

O R O N T E à Merlin.

Va-t-en.

L O N G U E M A I N.

Avant que je me nomme ,

Je crois en vous , Monsieur , trouver un honnête homme.

O R O N T E.

Si vous m'estimez tel , quoi que vous me disiez ,

Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.

Croyez-en ma parole , & n'ayez aucun doute.

L O N G U E M A I N.

Etez-vous assuré que personne n'écoute ?

O R O N T E.

Parlez sans vous contraindre , & n'appréhendez rien.

L O N G U E M A I N.

Pour vivre en honnête homme , il faut avoir du bien.

La vertu toute nue autrefois étoit belle ,

Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle ;

Et de quelques talens dont on soit revêtu ,

On ne fait point fortune avec trop de vertu.

Cela posé , j'ai cru pouvoir tout me permettre.

Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre ,

Dès mes plus jeunes ans , dans mes plus bas emplois ,

J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes doigts.

Cette inclination augmentant avec l'âge ,

Dans des postes meilleurs je prenois davantage ;

Mais tous ces petits gains , par leurs foibles appas ,

En flattant mes desirs , ne les remplissoient pas.

Si bien que tout d'un coup , l'occurrence étant belle ,

De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle ,

Et vous m'obligeriez , après ce beau coup-là ,

De donner dans le monde un bon tour à cela.

Quand on a , comme vous , une plume si bonne.

O R O N T E.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne ?

Après un vol si grand. —

L O N G U E M A I N.

Comment , vol ! parlez mieux.

C ij

20 *LE MERCURE GALANT;*

Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi, mettez-vous dans la tête;
Que frauder la Gabelle est un mot plus honnête.
C'est me deshonoré qu'employer de tels mots.

O R O N T E.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honre, & vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

L O N G U E M A I N.

Quel grand mal ai-je fait pour faire tant de bruit?

O R O N T E.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

L O N G U E M A I N.

Sans doute!

Ce n'est, au pis aller, faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas péri?

O R O N T E.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pillori?

L O N G U E M A I N.

L'affront du Pillori me paroît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million & plus:
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle abandonnant le sien,
A la face des Loix fait un vol manifeste;
Et pour cent mille écus, un million lui reste.

O R O N T E.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes. —

L O N G U E M A I N.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses.
Et sept cens mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris, comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour Messieurs les Fermiers, qui font des gains si grand
Qu'est-ce, de bonne foi, que deux cens mille francs?
Gros Seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?

A rien de plus modique ai-je pu me restreindre ?
 Et de vider ma caisse , ayant fait un serment ,
 Pouvois-jé en conscience en user autrement ?
 Mettez-vous en ma place , & pesez bien. —

O R O N T E.

De grace ,

Ne me proposez point cette odieuse place.
 Quel secours de ce crime osez-vous espérer ?
 Vous vous êtes fait riche , & n'osez vous montrer,
 De vos meilleurs amis vous craignez la présence ,
 Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
 Vous marchiez librement sans peur d'être arrêté ;
 Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

L O N G U E M A I N.

Je sçais un sûr moyen de me la faire rendre.

O R O N T E.

Quel moyen ?

L O N G U E M A I N.

Ecoutez , & vous l'allez apprendre :

C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.
 De deux extrémités j'ai choisi le milieu :
 De l'argent qu'on a pris , fait de la peine à rendre ,
 Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre ;
 Ainsi , soit par foiblesse , ou par bonne amitié ,
 De deux cens mille francs je rendrai la moitié.
 Ce sont cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire ?
 J'aime , quand je le puis , à conclure une affaire.
 Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi ,
 Me pourront confier quelque meilleur emploi.
 C'est ce qu'avec grand art , comme par bonté pure ,
 Il faut insinuer dans le premier Mercure.
 Si je suis , par vos soins , à l'abri de la hart ,
 Du butin que j'ai fait vous aurez votre part.
 Et cent louis. —

O R O N T E.

Monseigneur , en m'offrant cette somme ,
 Vous oubliez , je crois , que je suis honnête homme ?
 Et si je l'étois moins que je ne le prétends ,
 Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.
 Vous offrez cent louis pour vous faire un asile ,
 Et qui vous feroit pendre , est sûr d'en gagner mille ;
 On les donne , on vous cherche , il n'est rien plus certain ;
 Et vous vous appelez Monsieur de Longuemain.
 C'est un sensible appas qu'une somme si forte ;
 Je n'ai , pour la gagner , qu'à fermer cette porte ;
 Mais allez , sauvez-vous , & ne m'apprenez pas
 En quel lieu le destin va conduire vos pas.

22 LE MERCURE GALANT.

Que sçais-je si demain j'aurais encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce ?
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos, restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissez prendre,
Il ne seroit plus tems de s'offrir à tout rendre,
On vous y forceroit, & vous seriez pendu.

L O N G U E M A I N.

Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu ?
Un bien de ses ayeux, qu'un héritage amene ;
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine :
Mais un bien étranger, que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a coûté plus de soins & d'allarmes,
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaioit de charmes ;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît ;
Quand tout est effuyé, me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel Médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire. *Il sort.*

O R O N T E *seul.*

Ce Monsieur le Commis a l'air patibulaire ;
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

S C E N E V.

M E R L I N, O R O N T E.

M E R L I N.

Monsieur, voici Cécile, & tout ce qui s'ensuit.
Pere, fille, Soubrette & l'aquais vont paroître.

O R O N T E.

Suis-je bien ? Ma perruque. —

M E R L I N.

On ne sçauroit mieux être.

Ils entrent.



COMEDIE:

SCENE VI.

Mr. DE BOISLUISENT, CÉCILE, ORONTE,
LISETTE, MERLIN.

Mr. DE BOISLUISENT.

MOn abord sans doute vous surprend :
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le honneur de vous voir , dont j'ai l'ame ravie ,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie ;
Avant que de mourir , je bernois mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime , & que je vous embrasse.

ORONTE.

Monfieur , avec refpect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré. —

Mr. DE BOISLUISENT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré ?
Avant que vous fufliez , quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jufqu'à feize volumes ?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit ,
Votre fécondité va jufqu'à dix-huit.
Ah , ma fille !

ORONTE.

Est-ce là Madame votre fille ,
En qui tant de beauté , tant de fageffe brille ?

Mr. DE BOISLUISENT.

Oui , Monfieur.

ORONTE.

Accordez à mon empreflement
L'honneur de faluer un objet fi charmant.

*Il la falue & la baife , & dans le même-tems , Merlin en
fait autant à Lifette.*

Madame , pardonnez fi j'ai l'ame interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle vifite :
Et du langage humain , les termes impuiffans
Ne peuvent exprimer les transports que je fens.
Que je fuis redevable à Monfieur votre pere !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît fi fincere.
Que je répondrois mal à cet accueil fi doux ,
Si je vous témoignoïs en avoir moins que vous.
Quelque eftime pour vous que mon pere ait conçue ,

Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûe;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

S C E N E V I I.

BONIFACE, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT;
CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

B O N I F A C E.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'Auteur du Mercure?

O R O N T E.

Qui diable amène ici cette sotte figure?

Que voulez-vous?

Mr. D E B O I S L U I S A N T à Oronte;

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

O R O N T E.

Non, Monsieur.

B O N I F A C E.

Pardonnez, si je vous interromps:

O R O N T E.

Voulez-vous quelque chose?

B O N I F A C E.

Oui, Monsieur.

O R O N T E.

Parlez vite;

De grace.

B O N I F A C E.

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

O R O N T E à Monsieur de Boisluissant.

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence. —

Mr. D E B O I S L U I S A N T.

Vous m'obligerez.

O R O N T E à Boniface.

Qu'est-ce?

B O N I F A C E.

Un avis d'importance,

Qui doit enjoliver votre Mercure.

O R O N T E.

Hé bien,

Dites-moi ce que c'est.

Honorable

BONIFACE.

Ce que c'est ? C'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si si conde,
Qu'on vous en sçaura gré jusques dans l'autre monde.
C'est un bien grace au Ciel, & grace à mes efforts,
Honorables aux vivans, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de tems, Monsieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Bayat, dont je suis le Confrere,
M'avoit promis, Monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre *ni folio* m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous sçavez qu'il faut que chacun meure ;
On le voit tous les jours ; on l'éprouve à toute heure ;
Et jusques à ce jour, on n'a pu découvrir
D'infailible moyen pour ne jamais mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait, prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUISTANT.

Le secret seroit beau.

BONIFACE.

Non, Monsieur. Au contraire,
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas.
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires,
Ont été si mal faits, qu'on souffroit à les voir ;
Et pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
Des petits ornemens, de devises, d'Emblèmes,
Pour égayer la vue, & servir d'agremens
Aux billets destinés pour les enterreimens.

D

Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte,
 Ils feront plus d'honneur à la personne morte;
 Et que les curieux, amateurs des beaux Arts,
 Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
 A l'égard des vivans, dont l'orgueil est si vaste,
 Qu'en escortant la mort, ils demandent du faste;
 Tout le long d'une rue ils seront trop heureux,
 De traîner à leur suite un cortège nombreux.

C É C I L E.

Cet avis est fort beau.

O R O N T E.

Mais sur-tout fort utile.

B O N I F A C E.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille :
 Et si l'année est bonne, & fertile en trépas,
 Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
 La grace que j'espère, & qui m'est importante;
 C'est un peu de secours d'une plume sçavante;
 Et la vôtre aujourd'hui par son invention,
 Met ce que bon lui semble en réputation.
 Pour être, dans le monde, illustre à juste titre;
 Il faut, dans le Mercure, occuper un chapitre.
 Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
 Voudoit, de mes billets, montrer l'utilité,
 Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure;
 Retrancher quelque Fable, ou bien quelque Aventure,
 Et dans un long article, avertir les défunts
 De ne plus se servir de billets si communs :
 Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire;
 Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
 Le prouver par raisons; & leur faire espérer
 Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
 Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile.

O R O N T E.

Je vous l'ai déjà dit, cet avis est utile.
 Pour le faire valoir, je n'épargnerai rien.
 Dites-moi votre nom.

B O N I F A C E.

Boniface Chrétien;

Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire;
 Et je tiens ma boutique auprès de Saint Hilaire.
 Vous en souviendrez-vous, Monsieur?

O R O N T E.

Assurément.

B O N I F A C E.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment:
 Le public est las quand on vous importune.

Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune :
 Je ne vous parle point de mon rémerciment ;
 Je ferai mon devoir , n'en doutez nullement

En montrant Monsieur de Boisluisant.

Si Monsieur vous est joint de sang , ou d'alliance ,
 Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

O R O N T E.

Comment ?

B O N I F A C E.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin ;
 Il va de mes billets avoir bientôt besoin :
 Et j'aurois un plaisir , que je puis dire extrême ,
 De pouvoir , pour Monsieur , les imprimer moi-même.
 A tel prix qu'il voudroit , il auroit les meilleurs ;
 Et s'il perdoit la vie , il gagneroit d'ailleurs.
 Je m'oblige de plus , lorsque vous rendrez l'ame ,
 De les fournir gratis pour vous , & pour Madame.
 Mourez quand vous voudrez , & comptez là-dessus.

S C E N E V I I I.

ORONTE , Mr. DE BOISLUISENT , CÉCILE ;
 LISETTE , MERLIN.

O R O N T E.

DEs sottises d'un fat vous me voyez confus.
 Victime du Public , le Mercure m'expose
 A la nécessité d'écouter toute chose :
 Mais pour nous dérober aux surprises des sots ,
 Dans mon appartement nous serions en repos.
 Entrons. D'être debout , à la fin on se lasse.

Mr. DE BOISLUISENT.

C'est vous incommoder.

O R O N T E.

Non , c'est me faire grace ;
 Ne la différez point. Entrez , Madame.

Mr. DE BOISLUISENT.

Entrons.

D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

O R O N T E à Merlin.

Merlin , voilà ma bourse , & je connois ton zèle ;
 Donne-m'en , je te prie , une preuve nouvelle.

Deux ou trois confidens font mes proches voisins,
De ce qu'ils ont de bon, fais remplir deux bassins.

M E R L I N.

A montrer mes talens l'occasion est belle.
Sçavoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire bannal, je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE.

Mr. DE BOISLUISANT.

Où, Monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'ex-
plique,

Il n'est rien de plus propre & de plus magnifique :
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas, à mon gré, des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux, mis au jour par des Peintres illustres;
Et ce qui m'a surpris, une colation,
Où la délicatesse & la profusion. —

O R O N T E.

Eh ! de grace, Monsieur, un peu plus d'indulgence,
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, & vous conjure.

Mr. DE BOISLUISANT.

Hé bien,

Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matière.
Je vous ai là dedans ouvert mon ame entière.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous,
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous ;
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :

Pendant que votre aveu peut être retracté,
Ne vous contraignez point ; parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir, mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés, comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer, je borne mes souhaits ;
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais. —

Mr. DE BOISLUI SANT.

C'est assez.

Vous pouvez librement entretenir Cécile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville :
J'aime mieux la laisser à vos loins obligeans,
Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens.
Penétrez si pour vous elle aura le cœur tendre :
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCENE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.

à Cécile.

Il est parti, Madame : avancez.

ORONTE.

Ah, Madame,

Je puis donc, à la fin, vous parler de ma flamme :
Je puis, dans les transports dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile !

CÉCILE.

Hé bien, mon cher Oronte ?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu sans honte.

Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant ,
 C'est d'abuser mon pere , & de lui devoir tant.
 Prévenu , comme il est , pour l'Auteur du Mercure ,
 Nous pardonnera-t-il cette douce imposture ?
 Je crains. —

L I S E T T E.

A cela près , hâtez le *conjungo*.

Tous deux jeunes , bien faits , vous vivrez à gogo.
 Qu'est-ce que votre pere , après tout , pourra dire ?
 N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il desire ?
 C'est lui qui , dans ce lieu , vient de vous amener ;
 A Monsieur , qu'il y trouve , il prétend vous donner ;
 Loin de blâmer son choix , vous en êtes contente ;
 Et vous topez à tout , en fille obéissante.
 Êtes-vous obligée à sçavoir si Monsieur
 Est Auteur véritable , ou bien façon d'Auteur ?
 Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

C É C I L E.

Oronte là-dessus ne dit point ce qu'il pense.

O R O N T E

Je pensois être aimé plus que je ne le suis ,
 Madame.

C É C I L E.

Je vous aime autant que je le puis ,
 Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage :
 Et comment seroit-on pour aimer davantage ?

O R O N T E.

Hé bien si vous m'aimez , n'appréhendez plus rien ;
 Le reste me regarde , & j'en sortirai bien.
 Qui n'eût pas accepté , comme je viens de faire ,
 L'ineffable bien que m'offre votre pere ?
 Falloit-il renoncer à vos divins appas ,
 Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
 Et lorsqu'il fera tems que je le désabuse ,
 N'êtes-vous pas , Madame , une assez belle excuse ?
 Reposez-vous sur moi de tout l'évenement.

L I S E T T E.

J'entends monter quelqu'un , parlez plus doucement.

C É C I L E.

Une Dame paroît , dont j'admire la mine :
 Elle a grand air.



S C E N E I I I.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

O R O N T E.

C'Est vous, ma charmante cousine ?
A quand la noce ?

C L A I R E.

A quand ? Tout est rompu.

O R O N T E.

Comment ?

C L A I R E.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant ?

O R O N T E.

Parlez moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

C L A I R E.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée.

Je viens en avertir mon cousin Licidas.

O R O N T E.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint Germain, pour quelque jours peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon ;
J'aurai le même zèle, ayant le même nom ;
Et cette Dame enfin, que j'estime & respecte,
Ne doit, ni vous gêner, ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

C L A I R E.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.

On m'avoit accordée à Monsieur de la Motte :

Il en est de moins fous que je crois qu'on garotte.

Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,

Ne s'habille jamais comme les autres font ;

Et pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique

D'être, dans son espèce, un animal unique.

Mais comme il est fort riche, & que j'ai peu de bien,

On lui promit ma foi sans que j'en sceusse rien.

La semaine passée, avec une compagne,

Je fus voir au Plessis sa maison de Campagne :

Je fis, pour l'obliger, cette débauche-là,

Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.

32 *LE MERCURE GALANT;*

Comme Jeudi dernier j'étois un peu malade
Seul, mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sçais si c'est là qu'on m'a volé mon cœur ;
Mais quand il en revint, je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'étoit plus guère propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans, & qu'avec un vieillard,
L'himen de ses plaisirs me feroient peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriser, comme il me méprisoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit,
Voilà ce que je sçais, sans en sçavoir la cause.

C É C I L E.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

L I S E T T E.

Belle, bien faite, jeune, & sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez vous ? A vingt la ressource est plus grande.

C L A I R E.

Il m'a fait un présent, qu'il faut que je lui rende.

O R O N T E.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il ?

C L A I R E.

De deux mille louis.

O R O N T E.

Il vous les a donnés ?

C L A I R E.

A moi-même en personne.

O R O N T E.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne.

Ils sont à vous.

L I S E T T E.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

C L A I R E.

Il va, je crois, monter ; je l'ai laissé là-bas.

Je l'entends.

O R O N T E.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

C L A I R E.

Je ne sçais.

SCENE IV.

Mr. DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE,
CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur.

Mr. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

Mr. DE LA MOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

Mr. DE LA MOTTE.

A vous ?

Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monsieur.

Mr. DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

ORONTE.

Et moi, je suis ravi, Monsieur, qu'elle vous plaise.

Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau ?

Mr. DE LA MOTTE.

Bon ! la paille est rompue, & tout est à veau-l'eau.

Vous le sçavez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monsieur, sçavez-vous quelle faute vous faites ?

Mr. DE LA MOTTE.

Et oui : par cet hymen, je m'étois figuré

Que j'aurois des enfans qui m'en sçauroient bon gré :

J'entends, par des raisons que moi-même je forge,

Que ma postérité se plaint que je l'égorge ;

Et frappé quelquefois par de tristes accens,

Je pense massacrer de petits innocens.

Mais tout dût-il crêver, que tout crève, n'importe ;

La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,

Monsieur ?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

E

C L A I R E.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

Mr. D E L A M O T T E.

Je n'ai rien à répondre , & c'est ce qui me gêne.

O R O N T E.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

C É C I L E.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

C L A I R E.

A vos yeux détrompés ne paroiss-je plus belle ?

Mr. D E L A M O T T E.

Ce n'est point tout cela , ma chere Demoiselle.

O R O N T E.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

C É C I L E.

Vous a-t-on déguisé sa naissance & ses biens ?

C L A I R E.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr. D E L A M O T T E.

Non , vous êtes en tout bien conditionnée ;

Belle , sage , fidelle ; & malgré tout cela ,

Il plaît à mon destin que je vous plante-là.

Laissez-moi , pour raison , m'excuser sur mon âge ,

Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

C L A I R E.

Non , Monsieur , dites tout , ne soyez point contraint.

Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

O R O N T E.

Elle a raison ; parlez : que voulez-vous qu'on pense ?

Mr. D E L A M O T T E.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence.

Pour n'en pas venir là , je fais ce que je puis.

Rendez-moi seulement mes deux mille louis ,

Et bon jour.

C L A I R E.

Pour cela , c'est un autre chapitre ,

Je les prétends à moi par un assez bon titre ;

En m'en faisant un don , vous en fîtes mon bien.

Mais vuidons l'autre affaire , & ne confondons rien.

Duffiez-vous m'offenser , expliquez-vous.

O R O N T E.

Sans doute.

Je sçaurai de Monsieur quel affront il redoute :

Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu.——

Mr. D E L A M O T T E.

Puisqu'il faut m'expliquer , je crains d'être cocu.——

C L A I R E.

Impudent !

O R O N T E.

Supprimez ces discours téméraires.

Mr. D E L A M O T T E.

Mon prétendu cousin , chacun sçait ses affaires.

Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

C É C I L E.

C'est à tort.

Mademoiselle est sage , a de l'honneur.

Mr. D E L A M O T T E.

D'accord.

O R O N T E.

Ses manieres , son air , sa pudeur naturelle ,

Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr. D E L A M O T T E.

Elle a plus de vertus encore que d'appas ;

C'est , je crois , dire assez qu'elle n'en manque pas.

De quelque autre que moi qu'elle soit la conquête ,

Des dangers de l'himen je garantis sa tête :

Mais tout ce que j'entends , & tout ce que je vois ,

Pour m'appeller cocu semble prendre une voix.

Ecoutez quatre mots , sans aucune incartade ,

Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.

Ce fut Jeudi dernier , que l'enfer en courroux ,

Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux ,

Déchaina contre moi tout ce qu'il crut capable

De pouvoir me contraindre à me donner au diable.

Ce jour-là , que depuis j'ai maudit mille fois ,

Ayant beaucoup marché sans dessein & sans choix ,

Je fus me reposer vers des bornes de pierre ,

Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre ,

Pour rêver à mon aise au moment bienheureux

Où l'amour , dans vos bras , rempliroit tous mes vœux.

A peine étois-je assis sur une de ces bornes ,

Que deux gros limaçons me présentent les cornes :

Plus je donnai de coups pour les faire rentrer ,

Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;

Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage ,

Je me levai sur l'heure , & les tuai de rage ,

Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas ,

Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.

Je venois en héros de venger mon injure ,

Quand par méchanceté , pour confirmer l'augure ,

Un misérable oiseau pensa me rendre fou ,

A force de crier coucou , coucou , coucou.

Enragé contre lui , mon fusil sur l'épaule ,

J'entre dans la forêt, & je cherche le dôle,
 Fortement résoû, pour venger mes soupçons,
 De lui faire éprouver le sort des limaçons..
 Mais, zette. Le coquin, de branchage en branchage,
 De son maudit coucou redoubla le ramage,
 Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
 Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
 Limacons & coucou, mon âge & votre sexe,
 Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
 Lorsque dans mon chemin, & presque sous mes pas,
 Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;
 Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
 Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête,
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous ces présages faux,
 M'écriai-je; & soudain je gagnai ma chaumière,
 Sans vouloir regarder, ni devant, ni derrière.
 Ainsi, vous avez beau menager, ou prier;
 Qui diable après cela voudroit se marier?

O R O N T E.

Eh! Monsieur, donnez-nous de raisons plus honnêtes;
 Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes:
 Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas,
 Que de les vouloir croire, & ne la croire pas.
 Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. D E L A M O T T E.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage;
 Mais si l'astre s'en mêle, & veut me voir cocu,
 Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
 Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
 Deviendra contre moi fidele à l'influence;
 Et moins par son penchant, & pour remplir mon sort;
 Je me verrai cocu, sans qu'elle ait aucun tort.
 Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle;
 Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle;
 S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
 Que je veux ressembler à tous ceux que je vois;
 Pour l'honneur de mon front, & de votre mérite,
 Rendez-moi mon argent, & sortons quitte à quitte.

O R O N T E.

Puisque, par ces raisons, Monsieur est convaincu
 Qu'on lui rendra Justice en le faisant cocu,
 La rupture qu'il cherche est une preuve insigne,
 Que de remplir son tort, il ne vous croit pas digne.
 Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
 Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CL A I R E.

Qui , moi ?

Rien du tout.

M. D E L A M O T T E.

En trois mots, c'est me payer ma somme.

CL A I R E.

Que me demandez-vous ? Parlez en honnête homme.

Que vous dois-je ?

M. D E L A M O T T E.

L'argent que vous me retenez.

Les deux milles louis que je vous ai donnés.

CL A I R E.

A moi , Monsieur ?

M. D E L A M O T T E.

A vous ; pourquoi tant de grimaces.

CL A I R E.

Lorsque je les reçus , je vous en rendis grâces ;

Mais les ayant donnés , ils ne sont plus à vous.

M. D E L A M O T T E.

Je me flattois alors de me voir votre époux.

Jamais félicité ne me parut plus haute.

CL A I R E.

Si vous ne l'êtes pas , Monsieur est-ce ma faute ?

Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits ;

Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

C É C I L E.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle ,

Marque , pour un volage , une bonté nouvelle :

Retenir vos présents , c'est vous aimer encor.

M. D E L A M O T T E.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or ;

Quand je fis ce présent , elle m'étoit acquise ;

Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise :

Demandez-lui plutôt si jamais. —

O R O N T E.

Ecoutez ,

(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)

C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre ;

Et si vous l'ignorez , je veux bien vous l'apprendre ;

Epousez ma cousine , ou ne prétendez pas. —

M. D E L A M O T T E.

Quand je serai cocu , qu'il sera bien plus gras !

Sçachez , petit cousin , qui , par votre menace ,

Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race ,

Que malgré mon étoile , & malgré vos leçons ,

Je veux faire mentir Cerf , Coucou , Limaçons ,

Et fuir le mariage un peu plus que la peste.

Licidas à l'instant va décider du reste :
 Nos communs intérêts sont remis en sa main ;
 N'est-il pas ici ?

ORONTE.

Non , il est à Saint Germain.

M. DE LA MOTTE.

Pour long-tems ?

ORONTE.

On ne sçait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne :

Il entendra plaider votre cause & la mienne.
 De mes prétentions , quel que soit le succès ,
 Ne me pas marier , c'est gagner mon procès,
 Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître ,
 Qui , pour bien plus d'argent , voudroient ne le pas être ?
 Tant ils sont assurés de trouver au logis ,
 Ou leur femme qui gronde , ou quelquefois bien pis.
 Serviteur.

SCENE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant pour une belle amante !

LISETTE.

Je n'en voudrois point , moi , qui ne suis que servante :
 Ou si j'étois réduite à cette extrémité ,
 Je crois que son Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous , cousine , il en viendra quelqu'autre.
 Apprenez mon destin , puisque je sçais le vôtre.
 Je vous prie , à mon tour , de ma noce.

CLAIRE.

Comment ?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous & votre amant.
 Ma maîtresse , ni moi , nous ne voulons pas rompre.
 Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
 Passez dans l'autre chambre , où bien-tôt je vous sui.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur ? Parlez, quel sujet vous oblige. —

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL.

Il n'est point sous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur le bras quelque méchante affaire ?

Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire ?

Etes-vous poursuivi des Archers ?

DU MESNIL.

... Moi, Monsieur !

Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur ?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?

DU MESNIL.

Non, Monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte ?

DU MESNIL.

Et si c'étoit cela, serois-je malheureux ?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.

J'écoute ; mais sur-tout, point de longues harangues.

DU MESNIL.

Forces gens à Paris enseignent quelques langues,

Celui-là, l'Espagnol, celui-ci, le Latin ;

Et sans autre secours, ils subsistent enfin.

J'en connois deux ou trois tellement à leur aise,

Que depuis quelque tems ils ne vont plus qu'en chaise :

Et cherchant un emploi que l'on ne peut m'ôter,

Je crus, pour m'enrichir, les devoir imiter ;

Je pris, dans un Fauxbourg, une maison fort grande,

Et mis un écriteau pour la langue Normande ;

M'offrant de l'enseigner avec affection,

A qui voudroit l'apprendre en la perfection.

Pendant le premier mois, il ne me vint personne:

O R O N T E.

Quoi ! pas un écolier ?

D U M E S N I L.

Pas un.

O R O N T E.

Je m'en étonne ;

Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.

Le second mois, sans doute, alla bien ?

D U M E S N I L.

Encor moins ;

Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches ;

Ces deux mois écoulés, j'eus recours aux affiches :

Et par tous les endroits où j'étois affiché,

Je voyois, en passant, force monde attaché :

J'en conçus de la joie ; & la chose étant sçue,

Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,

Et crus que ma maison créveroit d'écoliers,

Mais le troisième mois eut le sort des premiers :

Pas une ame ne vint. Je disois en moi même,

En songeant quelquefois à mon malheur extrême ;

Tous les gens de Commerce ont affaires à Rouen,

À Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caën ;

Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,

Et c'est par conséquent une grande sottise,

D'ignorer le Normand, & de sçavoir si bien

L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.

L'un est infructueux, & l'autre fort utile.

Comme on a, vers l'espoir, une pente facile,

Je me flattois alors, & même avec excès,

Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès :

Je faisais afficher de nouveau : mais ma peine ;

Pendant quatorze mois, a toujours été vaine ;

Et quoique cette langue ait de particulier,

Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.

Le croiriez-vous ?

O R O N T E.

Moi ? non ; cela n'est pas croyable.

D U M E S N I L.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable ;

Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :

Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix.

O R O N T E.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,

Monsieur ?

D U M E S N I L.

Réprimander la Noblesse de France,
 Qui parle Italien, Espagnol, Allemand,
 Et qui ne peut parler le langage Normand,
 Qui sçait parfaitement deux ou trois langues mortes,
 Et qui n'en sçait pas une usitée à ses portes;
 Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
 Des pays étrangers apprend le barragouin;
 Et qui, par une erreur que le bon sens condamne:
 Aime mieux *Signor si*, que *voire* ou *Dieu me damne*.
 Vous voyez cependant quelle comparaison?

O R O N T E.

Il est vrai, je vois bien que vous avez raison.
 Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
 Je vous conseillerois de tenter autre chose;
 Quand on veut le tirer d'un fâcheux embarras,
 Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
 Croyez-moi, faites choix de quelque autre exercice.

D U M E S N I L.

Non, Monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.
 De quoi que l'on se mêle, en un même quartier,
 Quarante quelque fois font d'un pareil métier,
 Et par cette raison, que je crois pertinente,
 Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante:
 Mais par l'heureux effet de mon invention,
 Je suis seul à Paris de ma profession.
 Publiez mes talens dans le premier Mercure.
 Si le Roi, par hazard, en faisoit la lecture,
 Bien faisant comme il est par inclination,
 Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
 Comme de mes pareils la nature est avare,
 On a quelques égards pour un homme si rare.

O R O N T E.

Pour rare, il est certain: on ne peut l'être plus.

D U M E S N I L.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus:
 Je suis déconcerté d'une louange en face;
 Et votre honnêteté me fait quitter la place.
 Adieu: le mois prochain, parlez si bien de moi,
 Que de voir mon visage, il prenne envie au Roi.
 C'est la grace qu'espère & que vous recommande
 Du Mesnil, Professeur de la langue Normande.

O R O N T E, *seul*.

Juste Ciel! que ces fous, qui fatiguent mes yeux,
 Volent à mon amour de momens précieux!

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEMEUREZ, mon cousin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas :
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse ;
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Sont teint, son air, sa taille, en un mot, tout m'enchanté ;
Et de la tête aux pieds, elle est toute charmante.
Jamais, d'un pareil choix, on ne peut vous blâmer.
Eh ! comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Un homme qui paroît m'empêche de poursuivre :
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monsieur ! vous n'auriez pas attendu ma prière
pour célébrer mon nom, & le mettre en lumière.

O R O N T E.

Le mérite me charme ; & pour le publier,
Je n'entends point , Monsieur , qu'on m'en vienne prier.
C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

D U P O N T.

Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

O R O N T E.

De la goutte , ah Monsieur , l'admirable secret !
Est-il sûr ?

D U P O N T.

En six mois , j'en ai guéri dix-sept.

O R O N T E.

Que vous allez jouir d'une haute fortune !
Ce ne sont point de gueux que ce mal importune.
Je sçais un Prince , un Duc , un Comte , & deux Marquis ;
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi , mon cher Monsieur , puis-je vous être utile ?

D U P O N T.

A répandre mon nom à la Cour , à la Ville.
Faute d'être connu , je perds des millions.
Publiez qui je suis. Publiez. —

O R O N T E.

Publions ;

J'y consens. Mais , Monsieur , la moindre de vos cures ,
Doit faire plus de bruit que cinquante Mercures :
Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour vous.

D U P O N T.

Si j'étois plus heureux , ils en parleroient tous ,
Il est vrai. Mais , Monsieur , quelque soin que je prenne ;
Un destin envieux empoisonne ma peine.
Tous ceux que je guéris , la mort les prend.

O R O N T E.

Tant pis.

D U P O N T.

Ce n'est pas , grace au Ciel , qu'ils ne soient bien guéris.
Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne ,
Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure , il faut que cela soit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept ;
Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

O R O N T E.

Je jure.

Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous est assez singulier ,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
Votre gloire ira loin , je n'en fais aucun doute.

F ij

DU PONT.

Puissiez vous quelque jour avoir gravelle, ou goutte;
 Vous seriez par mes soins, mon zèle, & mes travaux;
 En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

O R O N T E.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
 Pour l'intérêt public, d'enseigner où je loge:
 Je vous laisse un billet qui vous en instruira,
 Et le corps des gouteux vous en remerciera.

O R O N T E *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigante.
 J'y renonce.

S C E N E I I I.

Madame D E C A L V I L L E, O R O N T E.

Madame D E C A L V I L L E *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
 Je vous suis inconnue, & redevable.

O R O N T E

A moi,

Madame?

Madame D E C A L V I L L E.

Oui, Monsieur, à vous-même.

O R O N T E.

Et de quoi?

En quelle occasion la fortune propice
 M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

Madame D E C A L V I L L E.

En trois occasions, où vous avez appris,
 Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
 En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême.
 Et comme je fis hier enterrer le quatrième,
 J'offre cette matière à votre heureux talent,
 Pour en faire un article au Mercure Galant.
 Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

O R O N T E.

Pour un mari défunt, c'est montrer bien du zèle.
 Je ne m'étonne pas, après cette action,
 Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
 A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,

C'est , de votre mérite , une assez grande preuve.
Sur un si bel emploi l'on se doit écrier.

Madame D E C A L V I L L E.

On me parle déjà de me remariar :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes ,
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étoient constans.

O R O N T E.

Quoi ! vous vous résoudrez à pâtir si long-tems ,
Madame ? Je vous plains : cet effort est pénible.

Madame D E C A L V I L L E.

J'aimois feu mon mari ; l'amour rend tout possible.

O R O N T E.

Qui croiroit qu'une Dame aussi jeune que vous ,
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes ,
Après s'être occupés à verser tant de larmes !
Voir mourir ce qu'on aime est un fort si fatal. —

Madame D E C A L V I L L E.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut , pour en parler , en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai cependant , moi qui suis souvent veuve ,
Qu'au lieu de quatre fois , j'aime mieux l'être neuf ,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sçais bien , au surplus , ce qu'il faut que je fasse :
J'ai pleuré le défunt avec assez de grace :
Pendant qu'il se mouroit , fidelle à mon devoir ,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une manière honnête ,
Il faut négligemment sçavoir pencher la tête ;
Avoir la gorge nue , & laisser à dessein
Couler par-ci , par-là , des larmes sur son sein ;
Eviter les hauts cris que la canaille jette ;
Avoir un air stupide , une douleur muette ;
Regarder son malheur avec tranquillité ;
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité :
Mais si quelque Bourgeoise , ou simple Demoiselle ,
Osoit pleurer de même , on se moqueroit d'elle.

O R O N T E.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous ,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on ?

Madame D E C A L V I L L E.

Le Comte de Calville.

O R O N T E.

Je vais marquer sa mort du plus sublime stile ;
Vous ferez au Mercure avec distinction.

Madame DE CALVILLE.

Marquez y bien l'excès de mon affliction,
Comme une tourterelle à tout moment je pleure.
Si je me remarie, & que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre, & n'y manquerai pas.

ORONTE *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de fous sur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile.—
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE IV.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? En tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand. —

ELISE.

Nous savons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables au vôtres.
Que d'éloges charmans confus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets son aîsés à louer :
Vos manières, votre air. —

ORIANE.

Brifons-là, je vous prie ;
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite, & ma chère lecture ;
Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, & qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire ;
Art qui, pour notre sexe, est plein d'utilité,
Et dont ma sœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos âmes

D'un défaut qui, par tout, deshonne les femmes;
 Et nous faisons un vœu qui, sans doute, tiendra,
 De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
 N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent ?
 Leurs discours éternels fatiguent & déplaisent ;
 Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids ,
 Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
 S'il n'étoit des rubans , des jupes , des dentelles ,
 Tant que dure le jour , de quoi parleroient-elles ?
 Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.

E L I S E.

Et qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
 Est-ce un si grand effort qu'être femme & se taire ,
 Qu'aucune autre que nous n'ait encore pu faire ?
 (Car ma sœur , franchement , nous pourrions avouer ,
 N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer ,
 Que l'on ne voit que nous se faire violence ,
 Et trouver du plaisir à garder le silence.)
 Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
 Vous prétendez , ma sœur , vous mieux taire que moi.
 Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire ,
 J'ai fait , pour réussir , tout ce que j'ai pu faire ;
 Et dans ce grand dessein , je vous suis d'assez près ,
 Pour devoir me flatter d'un semblable progrès :
 Je consens , comme vous , que Monsieur en décide.

O R O N T E.

Moi, Mesdames ?

O R I A N E.

Monsieur , soyez Juge rigide.

Ma sœur , me voilà prête à vous faire un aveu
 Que vous ne parlez point , ou que vous parlez peu ;
 Que vous avez sur vous un merveilleux empire ,
 Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire ;
 Que le don de vous taire est l'effet de vos soins ;
 Mais avouez aussi que je parle encor moins ;
 Si ce n'est par devoir , que ce soit par tendresse.

E L I S E.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse ,
 Ma sœur ; mais sur cela , ne me demandez rien ,
 Je donnerois pour vous tout mon sang , tout mon bien ;
 Mais je ne puis céler que la gloire m'est chère.
 Eh ! quelle gloire encor ? Etre fille , & se taire ;
 Souffrez-moi votre égale , & par cette équité. —

O R I A N E.

Non , ma sœur je ne puis souffrir d'égalité.
 Je parle moins que vous , j'en suis sûre.

E L I S E.

Au contraire,

Si vous en jugez bien, vous sçavez moins vous taire.

O R I A N E.

Je vous appris cet art. Sans moi, vous l'ignoriez.

E L I S E.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en sçaviez.

O R I A N E.

Monfieur eft, fur ce point, plus éclairé que d'autres;

Prions-le d'écouter mes raifons & les vôtres.

Nous verrons fur le champ notre doute éclairci.

E L I S E.

J'en conjure Monfieur.

O R I A N E.

Je l'en conjure auffi.

O R O N T E.

Je me fais un bonheur du defir de vous plaire:

Mais comment, en parlant, montrer qu'on fçait fe taire?

O R I A N E.

Ecoutez mes raifons; & j'efpere. —

E L I S E.

Ma fœur,

Qui parle la premiere a le plus de faveur.

Que dirai-je, après vous, fur la même matiere?

O R I A N E.

L'une de nous, ma fœur, doit parler la premiere;

Et par mon droit d'aineffe, il me femble devoir. —

E L I S E.

La qualité d'ainée eft ici fans pouvoir.

O R I A N E.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;

Une ainée, en tous lieux, parle avant fa cadette.

E L I S E.

Je fçais bien qu'en tous lieux, & qu'en toute faifon,

C'eft un droit de l'ainée alors qu'elle a raifon:

Mais fi j'ai raifon, moi, qu'ai-je à faire de l'âge?

O R I A N E.

Apprenez que, fur vous, j'ai ce double avantage:

Que l'âge & la raifon font pour moi contre vous;

Et que votre sottife excite mon courroux.

Vous croyez que par tout votre mérite brille. —

E L I S E.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,

Ma fœur! Et que cet art, que vous citez toujours,

A votre pétulance offre un foible fecours!

Vous me traitez de fotte; & par ce que vous faites,

Je vois qu'au lieu de moi, c'eft vous-même qui l'êtes;

Et

Et cependant , ma sœur , quoique vous la foyez ,
Je ne vous en dis rien , comme vous le voyez.
Je sçais dans quel respect la cadette doit être.

O R I A N E

L'ainée entre nous deux est aisée à connoître.
Vous avez quelque esprit , quelque rayon de feu ,
Mais pour du jugement , vous en avez si peu ,
Qu'en voulant faire voir que vous sçavez vous taire ;
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

E L I S E.

Monsieur en est le Juge , il n'a qu'à prononcer.

O R I A N E.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

E L I S E.

Pour comble de bonté , faites-moi grace entiere ;
Permettez qu'à Monsieur je parle la premiere.

O R I A N E.

Vous , me faire l'affront de parler avant moi !
Vous ne le ferez point , & j'en jure ma foi.

E L I S E.

Ni vous aussi , ma sœur , & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai , sans que rien me retienne.

O R O N T E à *Oriane*.

Madame. —

O R I A N E.

Non , Monsieur , je veux le premier pas.

O R O N T E à *Elise*.

Madame. —

E L I S E.

Non , Monsieur , je n'en démordrai pas.

O R O N T E à *Oriane*.

Si vous. —

O R I A N E.

Je céderois à cette audacieuse !

O R O N T E à *Elise*.

Croyez. —

E L I S E.

J'obéirois à cette imperieuse !

O R O N T E à *Oriane*.

Montrez-vous son ainée , & considérez bien. —

O R I A N E.

Pour la faire enrager , je n'épargnerai rien.

O R O N T E à *Elise*.

Montrez-vous sa cadette , & cherchez une voie. —

E L I S E.

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain, de vous juger, vous m'imposez la loi.

Que sçais-je qui de deux parle le moins ?

Toutes deux ensemble.

C'est moi.

O R I A N E.

* Et par bonnes raisons, je m'en vais vous l'apprendre.

E L I S E.

Et pour en être instruit, vous n'avez qu'à m'entendre :

O R I A N E.

C'est moi qui , la première , ai formé le dessein.

E L I S E.

J'ai , pour les grands parleurs , conçu tant de dédain.

O R I A N E.

De captiver ma langue, & d'être distinguée.

ELISE.

Que du moindre discours , j'ai l'ame fatiguée.

O R I A N E.

Pour peu qu'on me { fréquente, on admire }
 { ELISE. } cela.
 { regarde, on devine }
 O R O N T E.

ELISE.

regarde, on devine

ORONTE.

Vous taifez-vous fouvent de cette façon-là ?

Tout franc , je ne vois goutte en toutes vos manieres.

O R I A N E.

Je ne vous croyois pas de si courtes

E L I S E.

C'est, pour un grand génie, avoir peu de S

O R I A N E.

Pour juger qui de nous étoit digne du

ELISE.

Vous ne deviez pas craindre en me donnant le S

O R I A N E.

Je ne sçais que vous seul qui peut s'

ELISE.

Que l'on vous soupçonnât de vous

Toutes deux.

Adieu, Monsieur.

* *A peine l'une donne-t-elle le tems d'achever à l'autre,*



S C E N E I V.

O R O N T E , *seul.*

MA foi , voilà deux sœurs bien folles !
 Quel rapide torrent d'inutiles paroles ,
 Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
 Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
 Et peut-on faire voir , par un trait plus sensible ,
 Qu'être fille & se taire est chose incompatible ?
 A force de babil , elles m'ont enivré :
 Mais enfin , par bonheur , m'en voilà délivré.
 Holà , Merlin.

S C E N E V.

M E R L I N , O R O N T E.

M E R L I N.

Monsieur.

O R O N T E.

Mon cher Merlin , de grace ,

Pendant quelques momens , occupe ici ma place.

Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.

Si l'on me vient chercher , dis que je n'y suis pas.

M E R L I N , *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade ;

Mais que veut ce Soldat.

S C E N E V I.

L A R I S S O L E , M E R L I N.

L A R I S S O L E.

Bon jour , mon camarade ;
 J'entre sans dire gare , & cherche à m'informer
 Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.

G ij

Est-ce ici ?

M E R L I N.

Quel homme est-ce ?

L A R I S S O L L E.

Un bon vivant alaigne ,
Qui n'est grand , ni petit , noir , ni blanc , gras ni maigre ;
J'ai sçu de son Libraire , où souvent je le vois ,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois ;
C'est un vrai Jaif-errant , qui jamais ne repose.

M E R L I N.

Dites-moi , s'il vous plaît ; voulez vous quelque chose ?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

L A R I S S O L L E.

Est-il là ?

M E R L I N.

Non.

L A R I S S O L L E.

Tant pis. Je voulois lui parler.

M E R L I N.

Me voilà ,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidele ,
Où , chaque heure du jour , j'écris quelque nouvelle :
Fable , Histoire , Aventure ; enfin , quoi que ce soit ,
Par ordre alphabétique , est mis en son endroit.
Parlez.

L A R I S S O L L E.

Je voudrois bien être dans le Mercure ;
J'y ferois , que je crois , une bonne figure.
Tout à l'heure , en buvant , j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le Roi la sçavoit , j'en aurois de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon Capitaine , instruit du courage que j'ai ,
Ne sçauroit se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

M E R L I N.

Il fait bien : donnez-vous patience. —

L A R I S S O L L E.

Mordieu , je ne sçaurois avoir ma subsistance.

M E R L I N.

Il est vrai ; le pauvre homme ! il fait compassion.

L A R I S S O L L E.

Or donc , pour en venir à ma belle action ,
Vous sçauvez que toujours je fus homme de guerre ,
Et brave sur la mer , autant que sur la terre ;
J'étois sur un Vaisseau quand Ruyter fut tué ,
Et j'ai même , à sa mort , le plus contribué :

Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon , qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort , les Hollandois souffrirent bien de maux !
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

M E R L I N.

Il faut dire des maux , Vice-Amiraux , c'est l'ordre.

L A R I S S O L E.

Les Vice-Amiraux donc , ne pouvant plus nous mordre.
Nos coups , aux Ennemis , furent des coups fataux ;
Nous gagnames sur eux quatre combats navaux.

M E R L I N.

Il faut dire fatals , & navals , c'est la regle.

L A R I S S O L E.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle ,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégaux ,
Firent prendre la fuite aux Vaisseaux principaux.

M E R L I N.

Il faut dire inégaux , principaux c'est le terme.

L A R I S S O L E.

Enfin , après cela , nous fumes à Palerme.
Les Bourgeois , à l'envi , nous firent des Regaux :
Les huit jours qu'on y fat furent huit Carnavaux.

M E R L I N.

Il faut dire Regals & Carnavals.

L A R I S S O L E.

Oh ! dame ,

M'interrompre à tous coups , c'est me chiffonner l'ame ,
Franchement.

M E R L I N.

Parlez bien. On ne dit point navaux ,
Ni fataux , ni Regaux , non plus que Carnavaux ;
Vouloir parler ainsi , c'est faire une sottise.

L A R I S S O L E.

Eh ! Mordié , comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des maux ,
Inégaux , principaux , & des Vice-Amirals ;
Lorsqu'un moment après , pour mieux me faire entendre.
Je dis , fataux , navaux ; devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut ,
Qui souffle tout ensemble & le froid & le chaud.

M E R L I N.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre ,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier , dont le pluriel fait aux :
On dit , c'est mon égal , & ce sont mes égaux.
Par conséquent , on voit par cette regle seule. —

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

M E R L I N.

Vous ?

L A R I S S O L E.

Oui , palsandié , moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout ;
Lorsqu'on veut me railler , je donne sur la face.

M E R L I N.

Et tu crois , au Mercure , occuper une place ?
Toi ? tu n'y feras point , je t'en donne ma foi.

L A R I S S O L E.

Mordié , je me bats l'œil du Mercure & de toi :
Pour vous faire dépit , tant à toi qu'à ton Maître ,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être ;
Plus de mille Soldats en auroient acheté ,
Pour voir en quel endroit la Rissolle eût été ;
C'étoit argent comptant , j'en avois leur parole.
Adieu , Pays. C'est moi qu'on nomme la Rissolle ;
Ces bras te deviendront , ou fatals , ou sataux.

M E R L I N.

Adieu , Guerrier fameux , par des combats navaux.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

O R O N T E , M E R L I N.

O R O N T E.

JE viens te relever , Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ? Est-il venu personne ?

M E R L I N.

Un Soldat , dont j'ai sçu les exploits éclatans :
Un brave homme.

SCENE II.

Mr. DE BOISLUISENT, ORONTE, MERLIN.

Mr. DE BOISLUISENT.

P Ardon , si j'ai mis si long-tems ;
 Mon cher Monsieur. Hé bien , vous sera-t-il facile
 De faire des progrès sur le cœur de Cécile ?

O R O N T E.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés ;
 Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

Mr. DE BOISLUISENT.

Si c'est moi qu'elle en croit , qu'on appelle ma fille.

Merlin sort.

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille :
 Mon devoir le vouloit je m'en suis acquitté ,
 Vous avez du mérite & de la qualité.
 On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être ;
 Enfin , je suis content tout ce qu'on le peut être.
 Si douze mille francs d'un revenu certain ,
 Qui doivent , de ma fille , accompagner la main.
 Peuvent contribuer à vous la rendre chere ,
 Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

O R O N T E.

Ah ! Monsieur , quels devoirs m'acquitteront jamais. —

SCENE III.

CÉCILE, Mr. DE BOISLUISENT, ORONTE,

LISETTE, MERLIN.

Mr. DE BOISLUISENT.

M A fille , vos desirs seront-ils satisfaits ,
 Si demain de Monsieur vous devenez la femme ?
 Avez-vous du penchant à l'aimer ?

O R O N T E.

Quoi ! Madame ,

Vous ne répondez rien ? Que dois-je croire , hélas !

C É C I L E.

Si je vous haïssois, je ne me taisois pas.

M. DE BOISLUI SANT.

C'est dire, en peu de mots, tout ce que je souhaite.

L I S E T T E, à Cécile.

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lifette,

Madame ? Il me souvient qu'autrefois vous disiez,

Quand on vous marieroit, que vous me maririez :

Vous allez devenir Madame le Mercure,

Pendant que je serai Lifette toute pure.

Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

C É C I L E.

Eh quoi ! te lasses-tu d'accompagner mes pas ?

L I S E T T E.

Non, je suis toute à vous, & mon sort tient au vôtre,

Mais je voudrois, Madame, être encor à quelqu'autre.

Tant qu'on demeure fille, on n'est point en repos ;

Et quoiqu'on soit suivante, on est de chair & d'os.

Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche :

Et si Merlin penchoit du côté que je penche. —

M E R L I N.

Tu me paroïs jolie, à parler tout de bon ;

Mais. —

L I S E T T E.

Quoi, mais ?

M E R L I N.

Je te trouve un certain air fripon. —

L I S E T T E.

Je ne sçais si mon air est fripon, ou modeste ;

Mais jusqu'à ce moment, je te réponds du reste.

Mr. DE BOISLUI SANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,

Je donne cent louis.

C É C I L E.

Et moi cent.

O R O N T E.

Et moi cent.

M E R L I N.

Trois cens louis ! Messieurs, je l'épouse au plus vite.

Tu m'aimes ?

L I S E T T E.

Oui.

M E R L I N.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, Mr. DE BOISLUISENT,
CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur. Vous voyez un Marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué;
Du Mercure Galant, adorateur fidele,
J'ai fait un Air nouveau sur la saison nouvelle:
Ah! je croyois parler à Monsieur Licidas.
Est-il là?

ORONTE.

Non, Monsieur, mais il n'importe pas;
Je tiens ici sa place, & sçais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois, de mes Airs, j'embellis le Mercure:
S'il a ce grand débit, dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos Airs fort beaux, mais il faut autre chose;
Qui ne veut que des Airs achète un Opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaëton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoissez, & cela me suffit.
D'ailleurs, ce que je dis ne s'est point encor dit.
La route que je tiens est fraîchement tracée;
Tout y sera nouveau jusques à la pensée;
Et comme c'est un Air à demi goguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet Art Madame fut congrue,
Il seroit mal-aisé qu'elle n'eût l'âme émue.

CÉCILE.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la passion;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille:

Il prélude, & dit ensuite ce vers.

Les paroles & l'air n'ont coûté qu'une veille:

Il chante.

Tant que l'Hiver a duré ;
Margot m'a fait la grimace ;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace ;
Mais le Printems de retour ,
Elle doit changer de note ,
Ou bien-tôt , avec la sotte ,
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

O R O N T E.

Fort nouveau.

L E M A R Q U I S.

Je me pique

D'avoir dans l'Univers, peu d'égaux en Musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés ,
Les paroles & l'air sont si bien mariés ,
Qu'il semble qu'on ait fait , sans préceptes frivoles ,
Les paroles pour l'air , & l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet ,
J'en suis sûr.

C É C I L E.

Le plaisir en seroit plus complet.

L E M A R Q U I S.

Pour vous refuser rien , je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi , je vous prie , attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le tems des frimats ,
Dans une grotte champêtre ,
De ses plus charmans appas ,
Elle me faisoit le maître :
Mais je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte ,
Où , bien-tôt , avec la sotte ,
J'enverrai paître l'Amour.

Hé bien , que vous en semble ?

O R O N T E.

Il est beau , je vous jure.

L E M A R Q U I S.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le tems presse.

O R O N T E.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté ,

Monsieur ?

L E M A R Q U I S

Assurément , & de plus , cacheté.

Il montre le paquet , & lit le dessus.

A Monsieur Licidas , à son accoutumée ,

Substitut de la Renommée.

Mon Air aura pour lui des appas éclatans.

Adieu , mon cher.

S C E N E V.

Mr. DE BOISLUISENT , ORONTE , CÉCILE ,
LISETTE MERLIN.

Mr. DE BOISLUISENT.

Monsieur , ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur des meilleures notes
Avec des Conseillers , surnommés Gardes-notes.

ORONTE à Merlin.

Va chercher un Notaire , & reviens promptement.

Brigandean paroit.

M E R L I N.

J'en crois voir un , qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

M E R L I N.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire :

Quand ils vont , d'un défunt , mandier l'Inventaire.

S C E N E VI.

Mr. BRIGANDEAU , ORONTE , Mr. DE BOIS-
LUISENT , CÉCILE , LISETTE ,
MERLIN.

Nous vous croyons Notaire. Il en faut un ici.

Mr. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis Procureur , Dieu merci.

Et ma Communauté près de vous me députe.

La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute ;

Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs ,

Que , des hommes de bien , comme des Procureurs ,

Qui , de tant d'opprimés , embrassent la défense ,

Ne sont pas à couvert contre la médifance :

Depuis que , dans le monde , Arlequin Procureur ,

H ij

60 *LE MERCURE GALANT;*

Pour un Corps si célèbre , a donné tant d'horreur.
 Mais ce n'est point , Monsieur , comme on se le figure ;
 De ceux du Châtelet , dont on fait la peinture ;
 Nous sçavons de l'Auteur , qui mit la piece au jour ;
 Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
 Et ma Communauté , par ma voix vous conjure ,
 D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
 Mais , Monsieur , est-ce ici votre Procureur ?

Mr. Sangsue paroît.

O R O N T E.

Non.

Je ne le connois pas seulement.

Mr. B R I G A N D E A U.

Tout de bon ?

O R O N T E.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

Mr. B R I G A N D E A U.

De tout le Parlement , c'est le plus grand Arabe.

Pour piller le Plaideur , lui seul en vaut un cent.

S C E N E V I I .

Mr. SANGSUE , Mr. BRIGANDEAU , ORONTE ,
 Mr. DE BOISLUISENT , CÉCILE ,
 LISETTE , MERLIN.

Mr. SANGSUE à Oronte.

Monsieur , votre très-humble , & très-obéissant.
 Ma personne , je crois , ne vous est pas connue ?

O R O N T E.

Non Monsieur , par malheur.

Mr. S A N G S U E.

Je me nomme Sangsue ,

Procureur de la Cour pour vous servir.

O R O N T E.

Monsieur ,

Je vous rends , sûr ce point , grace de tout mon cœur.

Mr. S A N G S U E.

Sçavez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

O R O N T E.

Non , Monsieur.

Mr. S A N G S U E.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre.

Voici le fait. En l'an six cens quatre-vingt deux ,
 Pour divertissement d'un Théâtre fameux ,

Contre les Procureurs on fit une Satyre ,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement ,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès , pour braver l'imposture ;
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne ;
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne ,
Comme ceux des Consuls , du Châtelet—

Mr. BRIGANDEAU.

Tout beau ,

Maître Sangsue , ou bien—

Mr. SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeaup ,

Prétendez-vous nier ce que je dis ?

Mr. BRIGANDEAU.

Sans doute.

Mr. SANGSUE.

Et moi , devant Monsieur, qui tous deux nous écoute ,
Je m'offre à le prouver , en cas de déni.

Mr. BRIGANDEAU.

Vous ?

Mr. SANGSUE.

Oui.

Mr. BRIGANDEAU.

Sauf correction , vous imposez.

ORONTE.

Tout doux ;

Si vous voulez parler , point d'aigreur , je vous prie.

Mr. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la fripponnerie.

Souvent , au Châtelet , un même Procureur

Est pour le demandeur , & pour le défendeur.

Si quelqu'autre Partie a part à la querelle ,

A la fourdine encore il occupe pour elle.

Mr. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement , & des plus renommés ,

Sont pour les Appellans & pour les Intimés !

Et sçavent les forcer par divers stratagèmes ,

A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

Mr. SANGSUE.

Et quand , dans cette Piece , on voit un Procureur ,

Qui trouve le secret de voler un voleur ,

Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?

C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

Mr. B R I G A N D E A U.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès ,
 Moyenant pension , éternise un procès ,
 De qui veut-on parler ? Dis-le moi , si tu l'oses.
 Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes causes.

Mr. S A N G S U E.

Lorsque , d'un Chapelier , on attrape un chapeau ,
 Et que , d'un Pâtissier , on extorque un gateau ,
 Ne m'avoueras-tu pas , comme chacun l'avoue ,
 Que c'est un Procureur du Châtelet qn'on joue ?

Mr. B R I G A N D E A U.

C'est à toi le premier à me faire un aveu ,
 Que ceux du Parlement ne prennent point si peu ,
 Et que leur main crochue à voler toujours prête ,
 Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
 Je vais , devant Monsieur , dire ce que j'en croi ;
 On grapille chez nous , & l'on pille chez toi.

Mr. S A N G S U E.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg Saint Antoine ,
 Est-ce de grapiller , ou de ton patrimoine ?
 Ton pere étoit aveugle , & jouoit du hautbois.

Mr. B R I G A N D E A U.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquampoïs ,
 A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
 Du sang de tes cliens elles sont cimentées.
 Il n'entre aucune pierre en leur construction ,
 Qui ne te coûte au moins une vexation ;
 Et quand tu seras mort , ces honteux édifices
 Publieront , après toi , toutes tes injustices.

Mr. S A N G S U E.

Au mois de Juin dernier , un mémoire de fraix
 Pensâ , dans un cachot , te faire mettre au fraix.
 Tu l'avois fait monter à sept cens trente livres ;
 Et ton papier volant , tel que tu le délivres ,
 Étant vu de Messieurs , trois des plus apparens ,
 Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
 Encore , dirent-ils , que dans cette occurrence ,
 Ils te passoient cent sous contre leur conscience.

B R I G A N D E A U.

Et l'hiver précédent , toi qui fais l'entendu ,
 Sans un peu de faveur , n'étois-tu pas pendu ?
 Tu pris qu'inze cens francs , dont on a tes quittances ,
 Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenses.

O R O N T E.

Eh ! Messieurs , il sied mal , lorsque vous disputez ,
 De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
 Pour rompre un entretien qui me fait de la peine ,
 Adieu. Je sçais , Messieurs , quel dessein vous amene.

Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
 Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr. S A N G S U E.

Procureur de la Cour , j'entends qu'on me discerne
 D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

O R O N T E.

Je ferai mon devoir , je vous le promets.

Mr. S A N G S U E.

Bon.

Mr. B R I G A N D E A U.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.

Tout Paris sçait , Monsieur , de quel air je m'acquitte—

O R O N T E.

Je prétends vous traiter selon votre mérite ;
 Laissez-moi faire. Hé bien , vous avez tout oui ?

Mr. D E B O I S L U I S A N T.

On se plaint de leurs tours , mais ils m'ont réjoui.
 J'avois , à les entendre , une joie infinie.

S C E N E V I I I.

BEAUGENIE , ORONTE , Mr. DE BOISLUISENT ,
 CECILE ; LISETTE.

B E A U G E N I E.

Serviteur à l'illustre & belle Compagnie.

Je vois , au sombre accueil , que je reçois de tous ,
 Que je n'ai pas honneur d'être connu de vous.

O R O N T E.

Puis-je vous être utile , & vous rendre service ,
 Monsieur ?

B E A U G E N I E.

Non. Je viens , moi , vous rendre un bon office ;
 Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent :
 Je viens vous réciter un Ouvrage excellent.

O R O N T E.

Qu'est-ce , Monsieur ? Voyons.

B E A U G E N I E.

Une Enigme si belle ,

Quelle fera du bruit dans plus d'une ruelle ;
 C'est un effort d'esprit , mais si rempli d'attraits ,
 Qu'il n'a point eu d'egal , & n'en aura jamais.

C É C I L E.

Écoutons , je vous prie. Une Enigme me charme.

B E A U G E N I E.

L'Enigme que je dis causa tant de vacarme ,
 Fit verser tant de sang , ouvrir tant de tombeaux ;
 Des Monarques Thébains mit le Trône en lambeaux :
 Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
 De faire des enfans à Madame sa mere ;
 Cette Enigme , en un mot , qui fit tant de fracas ,
 A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
 Vous en allez juger ; mais je veux , par avance ,
 Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
 Ecoutez.

Je suis un invifible Corps ,
 Qui des bas lieux tire mon être ,
 Et je n'ose faire connoître ,
 Ni qui je fuis , ni d'où je fofs.

Quand on m'ôte la liberté ,
 Pour m'échapper j'ufe d'adrefse ,
 Et deviens femelle traîtrefse ,
 De mâle que j'aurois été.

O R O N T E.

Ces Vers-là me semblent bien tournés.

C E C I L E.

Je brûle de fçavoir ce que c'eft.

B E A U G E N I E.

Devinez.

C E C I L E.

Soit manque de lumiere , ou de bonne fortune.
 Je n'ai pu , de ma vie , en deviner aucune.

B E A U G E N I E.

Et Monsieur ?

M r . D E B O I S L U I S A N T .

Sur ce point , je demande quartier.

J'y rêverois gratis au moins un fiécle entier.

B E A U G E N I E.

Et vous , Monsieur ?

O R O N T E.

Ma foi , je ne la puis comprendre.

B E A U G E N I E.

Et vous ?

L I S E T T E.

Je ne l'entends , ni je ne veux l'entendre.

C'est du grimoire.

B E A U G E N I E.

Enfin , vous ne l'entendez pas ?

C E C I L E.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGENIE.

B E A U G E N I E.

C'est un vent échappé par en bas.

Vous vous regardez tous, & j'en sçais bien la cause.

Tous ceux qui l'ont oui ont fait la même chose.

Sur un sujet si foible, un ouvrage si beau

Paroit, à tout le monde, un prodige nouveau.

Mais pour voir si les vers quadrent à la matiere,

Faisons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.

Je sois un invisible Corps,

Qui des bas lieux tire mon être,

Et je n'ose faire connoître,

Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste, & de mieux rencontré ?

Jamais, dans son sujet, homme est-il mieux entré ?

Il semble que ce vent ait de la connoissance,

Et qu'il n'ose avouer son nom, ni sa naissance.

Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

L I S E T T E.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

O R O N T E.

Il n'est rien plus galant que votre Enigme.

B E A U G E N I E.

Peste.

Je le sçais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,

Pour m'échapper j'use d'adresse,

Et deviens femelle traîtresse,

De mâle que j'aurois été.

Jamais, dans une Enigme, a-t-on rien vu de tel ?

Qu'est-il de plus coulant & de plus naturel ?

Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,

On en fait tous les jours la rude expérience.

Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas ;

Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.

Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre.

J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre ;

Et je suis étonné, quand je songe à cela,

Comment l'esprit humain peut aller jusques-là.

Je vais recommencer.——

O R O N T E.

Non, je vous en supplie ;

Nous avons, de vos Vers, la mémoire remplie :

Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

B E A U G E N I E.

La nature prudente eut soin d'en faire choix ;

Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie,

Me donna tout exprès du nom de Beaugénie.

Je vous laisse l'Enigme avec mon nom au bas :
 Ornez-la d'un prélude , & vantez ses appas.
 Les Vers en sont si beaux , la matière si belle ,
 Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

O R O N T E.

C'est assez : vos desirs seront tous satisfaits.

B E A U G E N I E.

Adieu. Je me retire , & je vous laisse en paix.

S C E N E D E R N I E R E.

ORONTE , Mr. DE BOISLUI SANT , CÉCILE ,
 LISETTE , MERLIN.

O R O N T E.

Puisqu'il nous laisse en paix , nous ne pouvons mieux
 faire

Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

L I S E T T E.

Montre-moi ton amour par ton empressement.

Cours, vole.

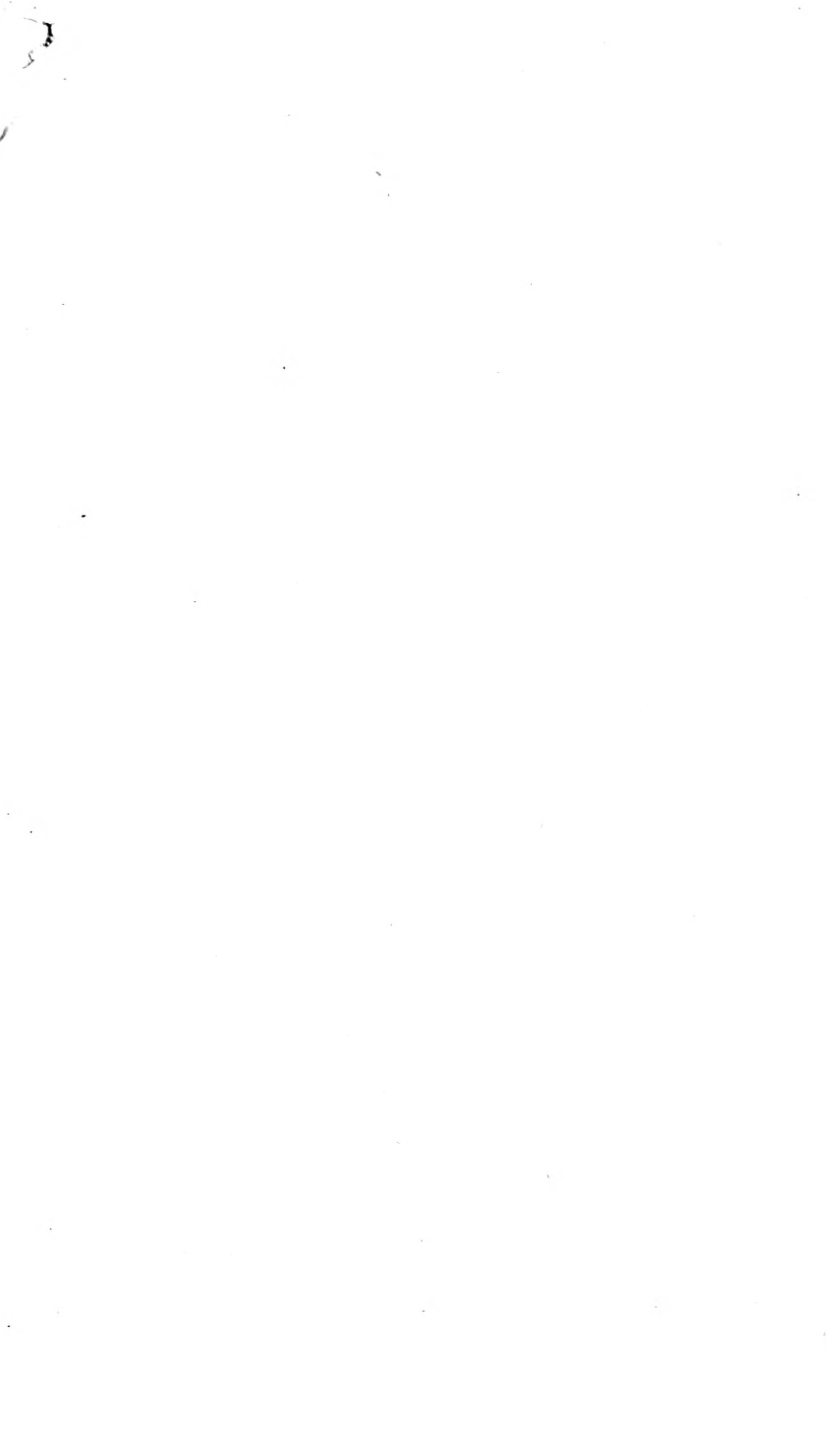
Mr. DE BOISLUI SANT.

Allons l'attendre en votre appartement :

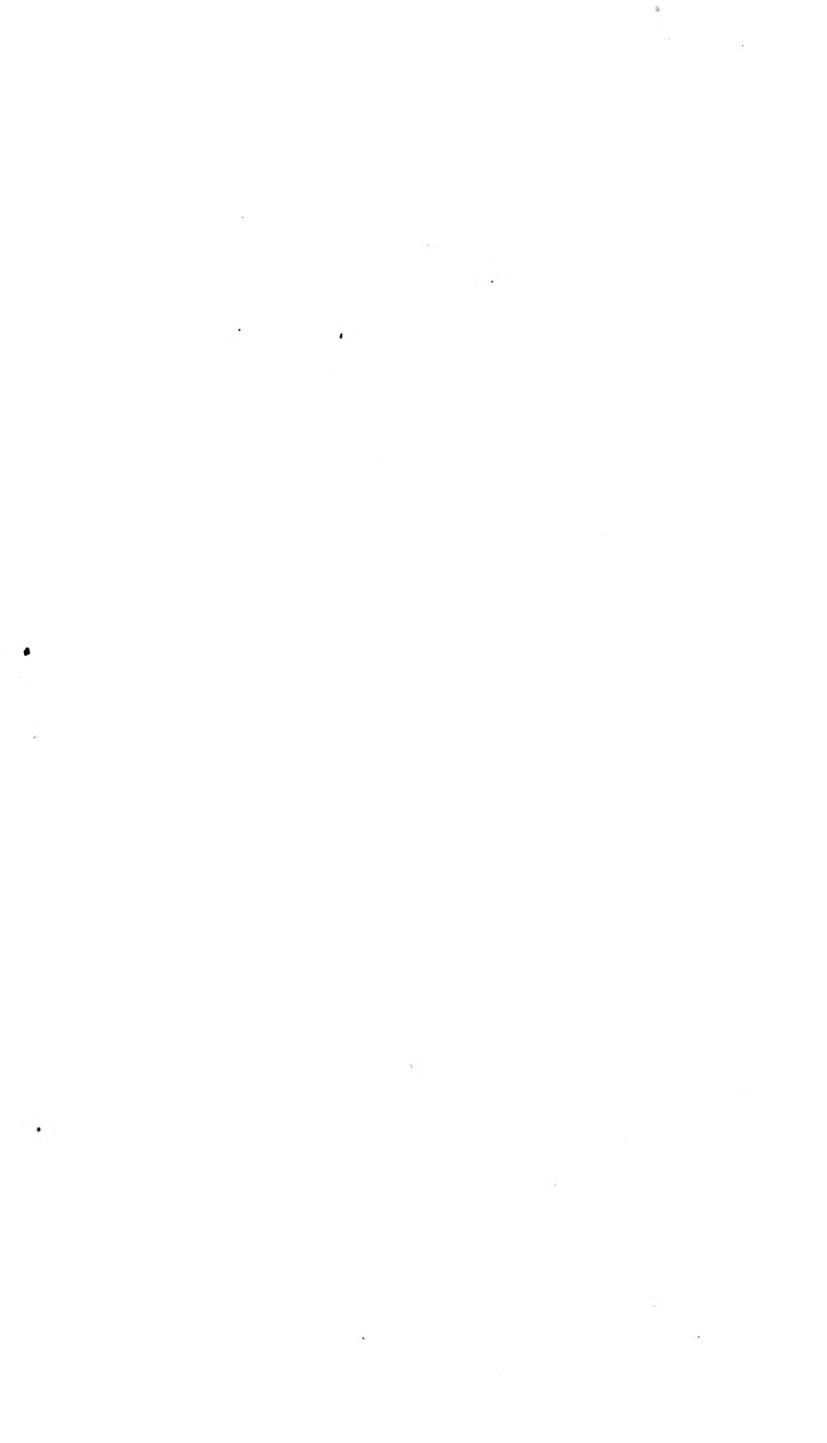
Et conduisons si bien cette heureuse aventure ,

Quelle fasse du bruit dans le premier Mercure.

F I N.









Ca
1731 Eoursault, Gdme
B7C6 Le mercure galant
1772

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

